

David

Bosc

Mourir et puis
sauter sur son cheval

Verdier

MOURIR ET PUIS SAUTER SUR SON CHEVAL

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

La Claire Fontaine
Verdier, 2013

•

Sang lié
Allia, 2005

Milo
Allia, 2009

David Bosc

Mourir et puis
sauter sur son cheval

Verdier

*L'auteur a reçu, pour l'écriture de ce livre,
la Bourse à la création littéraire de la Ville de Lausanne 2015*

Verdier

www.editions-verdier.fr

Avec le soutien de la Région Languedoc-Roussillon



© Éditions Verdier, 2016
ISBN : 978-2-86432-855-1

*À Valérie Baumann,
Dominic A. Boariu,
Myrto Gondicas,
Aurélia Maillard-Despont.*

Mourir et puis sauter sur son cheval.

OSSIP MANDELSTAM

Poème de Voronège, juin 1937

Elle dit : Tout n'est pas perdu.

Il dit : En nous ou dans le monde ?

Elle dit : C'est pareil.

JEAN GROSJEAN, *Pilate*

La fille respire dans le combiné qu'elle a éloigné de son oreille. Sa lèvre patine doucement sur la bakélite percée de petits trous, son souffle mouille l'étrange poivrière. Elle défait sur le devant les boutons de sa robe. Il fait chaud, elle a chaud, c'est en elle qu'il fait le plus chaud et cette chaleur, elle essaie de lui donner un passage, une échappée; elle ouvre la bouche en grand, relève les cheveux qui lui couvraient le front; elle dégage une épaule, libère un bras, la robe glisse sur la soie de la chemise et du jupon. Elle dégrafe la chemise. La chaleur jaillit du plexus, remonte à la gorge, embrase les joues, gagne les tempes : elle flambe. La fille pousse des deux mains le portillon de bois rougeâtre. Elle remonte son jupon jusqu'au-dessus des seins, puis l'ôte brusquement, par le haut, des deux bras elle l'expulse. La fille est nue, blanche, sur le tapis du hall. De la lumière se prend à la sueur de son dos. Elle appuie son front, ses joues l'une après l'autre, à la boule de pierre bleue de la rampe d'escalier. Le concierge la regarde, sidéré. La fille ne le voit pas.

La fille se lance à l'assaut des marches, un doigt sur la main courante de bois ciré, elle grimpe, elle court sur la pointe des

pieds, elle ascensionne, gire et vire sur le premier palier, elle est plus nombreuse que jamais. La fille est nue, elle flambe, elle incendie la cage d'escalier. Sa chevelure comme une queue de renard. Ce sont les trois cents renards enflammés que Samson lança dans les moissons des Philistins. Ni les portes ni les plaques de cuivre ni la tristesse des paillasons n'arrêtent son regard : elle le lève au sommet du puits, vers le rond de lumière, et tour à tour le plonge dans les fleurs du tapis que retient à chaque marche une baguette de cuivre.

La fille à bout de souffle, soulevée par son souffle, atteint le palier du dernier étage, elle donne du poing contre la porte, sans cesser de lever les genoux. Le gros homme au visage large, couleur de mortadelle, ouvre la porte, puis la bouche, la fille nue prononce des paroles sans queue ni tête, elle parle dans ses mains, où se mêlent des mèches de cheveux, elle dit je vais me marier, éclore, je vais me marier, donne-moi une livre, les cloisons tombent. Elle dit que nous ferons avec les oiseaux une race d'immortels, elle traverse l'entrée, toute nue sous les yeux de son père, elle s'engouffre dans le couloir et referme derrière elle la porte de sa chambre. Le gros homme est changé en statue de sel. La bouche ouverte et la main levée.

Sur la porte de l'atelier de Bedford Gardens, une porte que Sonia n'avait jamais fermée, Luis A., son père, découvrit la ficelle grise et les ronds rouges des scellés. Au-dessous, à dix centimètres des cachets de cire, deux pitons nickelés assujettis d'un cadenas neuf. À la première fenêtre, il appuya des deux mains sur le panneau de carton noir qui avait remplacé, un peu partout, les vitres soufflées par les bombes. Cela céda d'un coup. Une bouteille et des verres à pied furent projetés au sol et se brisèrent. Il entra non sans mal, après avoir repoussé la table sur laquelle il y avait encore un bloc racorni de fromage de Cheddar, un couteau bien trop grand, sa lame comme une équerre, un pain à demi mangé et un journal laissé ouvert pour les épiluchures. Le panneau de carton raclé par terre expédia les tessons dans un coin.

Au fond de la pièce, le grand lit en désordre, draps et couvertures à la façon d'un nid mêlant les herbes et les cheveux, les poils, les bouts de fil, les plumes de ceux qu'on a plumés. Quelques vêtements de Sonia étaient pendus à des clous, à même le mur.

Au centre de l'atelier, le poêle et la table à dessin, avec un sous-main de carton gris, des flacons d'encre de Chine, des godets, des pots pour les plumes, les crayons, les roseaux, les pinceaux. Des boîtes de fusains fragiles, de pierre noire, de mine de plomb. De la colle blanche et des ciseaux. Des portemines, des porte-plume, un canif. À main gauche, des livres en piles. Ce sont des bibles en plusieurs langues, avec ou sans les Évangiles, quelques recueils de poésie anglaise, Homère, de la prose allemande en caractères gothiques, des volumes des œuvres de Nietzsche traduites en français par Henri Albert pour le Mercure de France. Et des feuilles de toute sorte, papier de chiffon, de Chine, à la cuve ou glacé, calque, vergé, pelure, des feuilles vierges ou imprimées, des cartes de géographie, des gravures. À main droite, de l'eau, des verres, des assiettes de porcelaine pour le lavis (où l'encre se mêle à l'eau en oueds et en estuaires).

La semaine précédente, en compagnie de la police, le père avait été incapable de rien voir. Tout juste s'il était parvenu, avec la béance qui lui crevait les yeux, à éviter les obstacles, murs ou meubles.

À présent, il se tenait assis devant la table, les mains sur les genoux. Il n'osait rien toucher des affaires de sa fille. Ça n'était pas loin d'être intenable, mais vint à son secours la question de savoir comment remettre en place le panneau de carton. Il chercha de la ficelle, n'en trouva pas, avisa un chiffon et se mit à le déchirer en bandelettes.

En remontant Brewer Street, il parvint à la hauteur du *Majorca*. Il en poussa la porte aveuglée par des affiches de corrida et regretta aussitôt son mouvement machinal. Il vit blêmir les visages qui se tournaient vers lui. Puis les visages se figèrent comme s'ils avaient vu le malheur en personne. Diego, le patron, lui tendit la main par-dessus le comptoir. Il gratta sa joue bleue et dit : je te fais un café. Mais l'homme lui répondit : laisse. Laisse. Diego s'approcha du bout de tablard sur lequel il faisait sa comptabilité, entre le téléphone et le percolateur, il chercha parmi les factures, alluma la petite lampe, il avait trouvé : deux pages de journaux qu'il avait mises de côté. Il les posa sur le comptoir et dit : pardon si c'est idiot de te donner ça, je ne sais pas. J'ai pensé, bon, voilà. Il était gêné, mais ça ne le changeait pas. Tandis que les autres, qui n'étaient pas chez eux, avaient l'air d'avoir emprunté jusqu'à leur chemise. Il n'est pas toujours facile de faire bonne figure.

Luis fourra les papiers pliés dans la poche de son pardessus. Il tordit la bouche. Salut, Diego. Il recula, bouscula un tabouret qui le fit trébucher. Sur le trottoir, il réordonna ses jambes, ferma les poings et se mit à marcher à toute allure, presque à courir, vers le sud, jusqu'au fleuve aux berges ravagées.

Il s'est laissé tomber parmi les fers tordus, les blocs de pierre disjoints d'où jaillit la nation des graminées. Sur l'autre rive, la lumière du couchant s'emparait de la poussière folle. Sensation d'avoir eu les poumons arrachés. Les larmes ruisselaient sur son visage, ruisselaient sur les murs

d'une citerne fendue. Elle était là, dans la lumière, dans la poussière, dans le vent qui relevait doucement le paysage.

Et la nuit tomba.

Plus haut, posée sur les gravats des docks bombardés, sur l'interminable aplat de briques et de pierres concassées, se dressait une cabane de planches aux carreaux sales : *The Black Swift*. L'enseigne roussie de l'ancien pub avait été raccrochée au-dessus de la porte comme un défi aux Fritz, au Blitz et à l'impermanence des choses.

Il demanda du gin, lui qui n'en buvait jamais. Les coupures de journaux étaient dans sa poche. Il lui semblait qu'elles rayonnaient d'une chaleur malsaine, au point qu'il écarta le coude et se figea dans une position bizarre, inconfortable. Les rares clients, les mouches au vol harassant d'obstination, les publicités, rien ne pouvait accrocher son regard. Il vida son verre en grimaçant. Il se leva, laissa de l'argent sur la table et sortit.

Le lendemain matin, on frappait à la porte. Le laitier était déjà passé. Amparo se dépêcha d'aller ouvrir et tout aussitôt, ce fut le pas lourd, puis la main épaisse du père qui écarta la bonne et saisit le battant de la porte. Qu'est-ce que c'est ? Deux agents de police se tenaient sur le palier. Celui qui était en retrait avait les bras chargés d'une caisse de bois dépourvue de couvercle. Ce sont les documents de votre fille, monsieur, nous devons vous les restituer.

Après quelques heures d'un silence épouvantable, tandis qu'Amparo triait des lentilles à la cuisine parce que c'était ce qu'elle pouvait faire avec le moins de bruit, le père sortit de son bureau et gagna le vestibule. Amparo pensa qu'il allait sortir, mais il fouilla seulement son pardessus et retourna s'enfermer au bout du couloir.

Il s'assit lourdement avant de défroisser le premier article sur son genou. La caisse était à ses pieds, devant le fauteuil.

Daily Express, 4 septembre 1945

La chute mortelle de l'artiste est une énigme

Personne ne sait encore pourquoi Sonia A., une artiste espagnole de vingt-trois ans, a chuté mortellement de quatre-vingts pieds, sur le pavé de Queensway, Bayswater. Hier matin, elle a passé un appel téléphonique depuis l'immeuble. Quelques minutes plus tard, elle gisait nue et mourante dans la rue.

Est-elle tombée d'une fenêtre ou du toit, et pourquoi a-t-elle retiré tous ses vêtements dans la loge du concierge avant de grimper en courant les escaliers, c'est ce que Scotland Yard essayait de découvrir hier soir. Sonia A., fille d'un ancien ambassadeur de la République espagnole, vivait avec son père dans cette résidence depuis 1939. Elle était artiste. Elle occupait un atelier dans Bedford Gardens, près de son domicile. Vers dix heures du matin, Mlle A. a demandé au concierge de l'immeuble la permission d'utiliser le téléphone – on ignore le motif de cette demande, car il y avait un téléphone dans l'appartement de son père. Le concierge la laissa dans sa loge, et ce qu'il vit l'instant d'après, ce fut Mlle A. sortant nue du

bureau pour grimper en courant les escaliers, abandonnant derrière elle tous ses habits.

M. George Shephard, le chef d'équipe d'une entreprise de déménagement, travaillait devant l'immeuble quand elle tomba. Il la couvrit avec des sacs de toile tirés de son camion et appela à l'aide. Selon son témoignage, la jeune fille essayait de dire quelque chose, qu'il ne comprit pas.

Dès qu'il fut prévenu, le père se précipita en bas en robe de chambre, le visage encore à moitié couvert de savon et le rasoir à la main.

Quelques photographies, un épais carton à dessin, un cahier couleur de bitume : c'était tout le contenu de la caisse. Sur une photo récente, Sonia faisait la bouche ronde, le doigt pointé vers quelque chose qu'on ne voyait pas. Il y avait des arbres derrière elle. Ça pouvait être Hyde Park, ou Richmond. Sonia n'était pas très grande, mais elle se tenait si droite, le menton relevé sans effort, qu'on se prenait à chercher le fil qui lui tirait le sommet du crâne en direction du ciel. Une baguette vive et tendue, souple, depuis la pointe des fesses jusque dans la nuque. Elle n'était pas grande et pourtant on se sentait plus petit lorsqu'on était assis à côté d'elle. De l'oreille à l'épaule, nulle part la ligne ne se brisait, elle avait le col d'un oiseau.

L'homme se saisit du carton à dessin, qui était lourd et manqua de tomber. C'était la reliure d'un in-folio vidé de ses pages. Le dos portait en lettres d'or : « Thomas Pennant – *British Zoology. Vol. II – Birds* ». Cette reliure, elle l'avait

trouvée le ventre à l'air dans les poubelles d'un encadreur. Entre ses gardes de papier marbré, qui figurent assez bien des viscères bleu et rouge, elle avait serré jour après jour des feuilles de différents formats, dessins et textes mêlés, des pages de livre aussi, coupées au rasoir. Point de numérotation, point de dates. Des notes, des croquis, de violents lavis, des feuilles minutieuses, hachures et courbes et points serrés jusqu'à rendre la nuit. Parfois ce n'étaient que quelques lignes, comme des indications pour un dessin à faire :

*Un arbre en hiver
Dans son filet
La moitié du ciel*

Ou encore :

*Une plaque d'égout
Coloriée à la craie
Éternité de petite fille*

Tout cela était sans ordre, mais on devinait le mouvement : peu à peu les figures se défaisaient, son dessin proliférait, cela grouillait de plus en plus, cela se fragmentait, cela se dispersait avec le remuement de l'ombre.

Là, ce n'étaient que quelques taches de sang bruni et au roseau, de la même encre :

*Combien de fois, main droite, as-tu blessé main gauche ?
En a-t-elle conçu de la colère ?
A-t-elle jamais cherché à se venger de toi ?*

Les dessins les plus anciens, ceux que le père connaissait déjà, étaient encore les plus figuratifs. Ils évoquaient les images des livres de contes que lisent les enfants, mais avec le surcroît d'inquiétude que donne une illustration dont le texte est perdu. Cela faisait des apparitions muettes qui saisissent de stupeur.

Ici, un arbre mort où sont perchés des loups. Silence et immobilité, hormis, qu'on imagine, les langues pendantes de la respiration et les mouvements secs, parfois, de la bête mal perchée qui sent qu'elle va tomber (comme bouge un grand chien qu'on porte dans ses bras). Et aussi le clignotement des yeux jaunes, qui font à travers les branches un effet lugubre d'arbre de Noël.

Là, une femme nue qui se dissimule dans une vache creuse, en bois probablement, et se met en position pour recevoir la saillie d'un taureau.

Sur cet autre, une estrade : des chiennes y sont fouettées par une femme en larmes, tandis que pleure une autre femme qui lui ressemble comme une sœur, sinon qu'elle a le corps lardé de cicatrices. Devant cette estrade, un public de sept hommes, trois à gauche, le crâne rasé et l'œil droit crevé, trois à droite, habillés en marchands mais ayant, comme les premiers, un air de haute et mystérieuse distinction ; le dos du septième, assis au centre, dans ses habits d'effort et de dénuement, est d'un sous-prolétaire de cet Orient qui se réjouit de peu.